

Le rôle des écrivains patoisants à l'aube du mouvement fribourgeois du costume et des coutumes

Autor(en): **Jaquet, Albert**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **L'ami du patois : trimestriel romand**

Band (Jahr): **19 (1991)**

Heft 75

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-242657>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LE ROLE DES ECRIVAINS PATOISANTS A L'AUBE DU MOUVEMENT
FRIBOURGEOIS DU COSTUME ET DES COUTUMES

Au tournant du siècle, d'une société rurale et traditionnelle qu'elle était, encore au milieu du XIXe siècle, la Suisse bascula dans la modernité industrielle. Bien que l'évolution ne touchât pas toutes les régions et tous les habitants, un pays pauvre entraînait sur le chemin qui le conduira à devenir un pays riche. Destin commun à tous les pays d'Europe, mais qui sonna le glas d'une certaine image que la Suisse avait d'elle-même : celle d'un pays solidement campé dans des traditions séculaires, dont le modèle était celui de la famille paysanne. Argent, commerce, industrialisation, production de tous les simili : fin de l'artisanat.

Si les formes de la vie ne s'inspiraient plus guère de celle de l'ancienne Confédération disparue en 1848, l'esprit de cette dernière restait néanmoins encore vivant, paré de couleurs de la mémoire, et les artistes, notamment les écrivains, peintres et musiciens, y découvraient la source de leur inspiration. Il est vrai que souvent la poésie célèbre ce qui est en train de disparaître.

Au Pays du Moléson, paradoxalement, une sorte de miracle se produisait. Après avoir été persécuté pendant un siècle ignare pour cause de snobisme, le langage du cru jouissait d'une accalmie propice, permettant à l'intelligence d'un peuple d'écrire, d'abord timidement en patois, puis de créer des pièces théâtrales patoises faites pour lui, et pour lui tout seul. Le hasard ne suffit pas à tout expliquer, mais en reprenant la langue des pères, l'on faisait certainement preuve d'une indépendance à l'égard des pouvoirs établis.

Pour ne point tourner au palmarès, mentionnons particulièrement la part prépondérante de Tobi di j-élyudzo, lequel possédait cet amour de la langue paysanne suffisamment passionné pour lui faire des enfants. A cet égard, Cyprien Ruffieux - puisque c'est de lui qu'il s'agit - éprouvait une certitude de propriété qui lui ôtait certainement la timidité de quelques-uns de ces devanciers.

Le branle était donné. Dès lors, une pléiade d'auteurs successifs évoquait les drames familiaux, les passions affrontées, les terreurs ancestrales et les espérances. Pour l'essentiel, le problème était résolu, il portait en lui les promesses de son développement propre.

Comme le patois, le costume aussi formait l'âme particulière du pays. A l'heure où le dieu-progrès massacrait et abolissait, sans pitié, toute authenticité dans le domaine du patrimoine et de la culture, seuls le "bredzon" de l'armailli et le "Kränzli" des paroissiennes de Tavel ou de Guin ne lâchaient le terroir.

Alors, les fanfares d'Echarlens dès 1880, de Charmey, de Montbovon dès 1902, brandirent l'or des trompettes sur le bleu du triège. Elles pavoisèrent grands et petits cortèges, tandis que la légion rouge couronnée de jeunes singinoises processionnait lors des fêtes mariales.

L'abbé Bovet arrivait et reconstruisait tout "plus beau qu'avant". Son "Groupe choral fribourgeois", premier choeur mixte de Suisse, vêtu de costumes régionaux, "les Gruyériennes", la "Société des Armaillis de la Gruyère", "la Caecilia" de Bulle, le "Patronage Saint-Louis", des groupes de Chiètres et du Vully ainsi que des "Kränzli" de Guin, prenaient part, le 12 septembre 1925, en costume régional, au cortège de l'exposition suisse d'agriculture à Berne. Enfin, premier acte officiel de retour d'affection, l'"Association gruyérienne pour le Costume et les Coutumes" se fondait le 13 mai 1928, sous l'impulsion de Monsieur Henri Naef, mais placée sous la présidence de Tobî di j-èlyudzo tandis que son neveu Fernand Ruffieux, patoisant lui aussi, s'occupait du secrétariat, l'abbé Bovet, pour sa part, était chargé de la présidence de la Commission musicale.

Désormais gardienne des multiples témoins de la vie culturelle régionale, la jeune association s'attachait au réveil, au maintien, au développement des valeurs représentées par le langage ancestral, l'artisanat, le costume et les coutumes. En 1930, elle était admise au sein de l'Association fédérale des Costumes suisses.

Mais ce n'est réellement qu'après l'institution des Concours de patois que le mouvement prit une réelle ampleur. Désormais, le patois était lavé de la suspicion qui pesait sur lui. On avait le Cortège, les travaux, les joies et les peines de la vie terrienne. On avait la Cérémonie, la proclamation solennelle des résultats des Concours de patois. Les oeuvres étaient suscitées. Le "jeu théâtral" pouvait s'épanouir. Il ne s'en fit pas faute. Chacune des "proclamations" marquait un rebondissement : Gruyère, 6 août 1934, Châtel-St-Denis, 7 juin 1937, Fribourg, 6 septembre 1942, alors qu'entre-temps, l'Association gruyérienne avait donné naissance à la Fédération cantonale, présidée à ses premiers lustres par le dramaturge-patoisant Joseph Yerly.

Patois, théâtre, chants, danses, costumes étaient et, après soixante ans, est encore l'objet de son intense activité parce que la beauté est faite d'harmonie et l'harmonie est faite d'accords entre les parties d'un tout. Or, la fidélité au passé, c'est-à-dire aux traditions architecturales, artisanales, artistiques, linguistiques et morales du terroir, sera le plus sûr chemin pour réussir cette conformité des toits, des murs et des moeurs à la nature, à son climat et à ses habitants.

Telles sont les vérités élémentaires pour lesquelles travaillent les adeptes de la sauvegarde du patrimoine dont font partie les patoisants.

Telles sont les raisons pour lesquelles on remet en honneur le costume régional. Modeste et petite partie du tout, il a pris valeur de symbole et de drapeau. Ce n'est pas pour le plaisir de porter des atouts dits archaïques, ni même pour celui d'alimenter des spectacles folkloriques qu'on prône sa renaissance. Mais c'est bien pour affirmer le lien qui unit notre terre à son passé, c'est pour redonner du prestige au noble métier des champs, pour assurer la pérennité des traditions ancestrales, pour préserver le bon goût des chemins vicinaux, c'est pour orner les fêtes publiques.

Il ne s'agit pas de revenir au temps des diligences, il s'agit de garder sa personnalité, ses attaches, son pays, malgré la fin du vingtième siècle qui coiffe de collectivisme sa civilisation, malgré la contagion inéluctable de la mode.

"Et par dessus tout, sois fidèle à toi-même,
Alors il s'ensuivra, comme la nuit suit le jour,
Que tu ne sauras être déloyal à personne."

"Shakespeare" (HAMLET)

Albert Jaquet Président FFCC



Comtesse Marguerite

Comtesse de Gruyère,
Du sommet de la tour,
Geint et se désespère,
Pleurant ses amours.

Le comte de Grevire
Est parti pour Paris,
Parti pour un sourire
Avec son cœur fleuri!

La pauvre châtelaine
N'a rien reçu de lui;
Son cœur a tant de peine,
Elle est toute en souci!

Elle pleure, elle chôme
Et répète souvent:
« Que la tête des hommes,
Ça va comme le vent! »



G. de Reynold.